

## *Apocalypse* de Daniel Costelle et Isabelle Clarke

Laurent Laplante

Numéro 139, été 2015

Conflits : hier, aujourd'hui

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Laplante, L. (2015). *Apocalypse* de Daniel Costelle et Isabelle Clarke. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (139), 34–37.

# XX<sup>e</sup> siècle Où l'on avait dit « plus jamais »

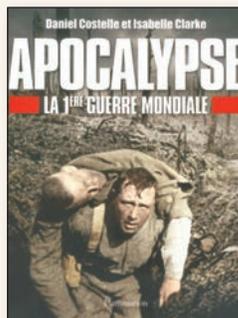
## Apocalypse de Daniel Costelle et Isabelle Clarke



Par  
**Laurent Laplante\***

Une guerre horrible exige une diversité d'examens.  
Tous sont légitimes, pourvu que chacun condamne l'ignominie;  
l'œil qui demeurerait sec ferait honte à tout humain.

Sur ce terrain, *Apocalypse, La 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale*<sup>1</sup> n'encourt aucun reproche : les images propulsent le cœur vers la bouche. L'album n'est pourtant pas irréprochable. Il a interprété son mandat comme un pari sur l'image et presque exclusivement sur elle. Oui, quelques pages rappellent la genèse épidermique du conflit, mais ni ses causes profondes ni les erreurs commises au moment de l'armistice et signalées par Keynes ne sont mises en lumière avec assez de force. Pas plus que les soldats traités en chair à canon, les lecteurs ne sauront pourquoi des pays civilisés ont permis (voulu ?) ce carnage. Les photographies émeuvent, mais elles ne protègent guère contre la récidive.



### Photographies et cinéma

L'introduction pose cette question : « Faut-il diffuser ces films du passé tels quels, sans les restaurer, avec leur vitesse accélérée, sans musique, sans commentaire, et sans public ? » Ainsi formulée, la question corrobore le choix des auteurs : oui à la colorisation. S'ensuit, aussi discutable, un autre verdict : l'album rescapera le film. « Cette mise en couleurs se retrouve, évidemment, dans cet album, qui permet de passer de l'éphémère à l'éternel. Le film passe vite, charriant son émotion ; les images restent, invitant à la réflexion. » Le texte, plus minutieux, plus explicite, n'est-il pas plus favorable à la mémoire ? La question est évacuée. Et la colorisation semble importer plus que les causes du massacre.

Il y a cent un ans éclatait la Première Guerre mondiale, il y a soixante-dix ans la Seconde allait vers son dénouement. Anniversaires obligent : documents visuels, témoignages, correspondances et études se multiplient en cette double occasion. Nous pensions tout savoir des deux événements dans leurs causes, leur déroulement, leurs acteurs et leurs victimes. Nous pouvions croire que du moins l'essentiel avait été dit, montré, reconstitué mais nous n'en avons jamais fini avec l'obsession de l'Apocalypse.

Ainsi privilégiée, l'image impose sa loi et son monopole. La puanteur elle-même semble suinter des images. La vermine, la boue, la malpropreté éprouvent les corps. Le conscrit, parti en promettant aux siens d'être de retour pour la récolte ou, au pire, pour Noël, croupit sans repère dans son marécage infesté de rats. Non seulement il ne sait pas pourquoi on le dresse contre d'autres soldats qu'il ne parvient pas à haïr, mais on lui promet le peloton d'exécution s'il s'égare en faisant retraite. À cet égard, le document le plus scandaleux de l'album provient de l'État français lui-même : c'est la liste insensée des sanctions qu'encourt le soldat soupçonné de manquer d'enthousiasme. Les auteurs ont raison d'insister : « Il faut lire ces pages terribles : c'est le véritable discours de la guerre ».

### Témoignages en tous genres

L'album rend si aliénante la vie du conscrit qu'on s'étonne de lire en parallèle les témoignages d'enfants choisis parmi les célébrités. Que pèsent en regard des cauchemars du front les émotions en rose et bleu de Simone de Beauvoir à sept ans, de Françoise Dolto à sept ans, d'Anaïs Nin à onze ans et depuis New York ? Le fait d'avoir des photographies attendrissantes obligeait-il à les accoler aux insupportables boucheries ? La disproportion choque.

Le chauvinisme, bien que tempéré par une certaine variété des sources, tape quand même du pied. On peut le comprendre, plus malaisément l'excuser. Les archives françaises sont plus abondantes, plus accessibles, c'est certain, que celles de Berlin ou de Moscou, mais...



*Apocalypse,  
La 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale,  
p. 200.*

©Roger-Viollet/Bilderwelt

### Et les coupables ?

Assez tôt, l'album pose la question clé : « La Première Guerre mondiale aurait-elle pu ne pas avoir lieu ? » La réponse est en guimauve : « Si les diplomates et les dirigeants des principales puissances européennes avaient réussi à négocier et à éviter la guerre en 1914, comme ils avaient réussi à le faire pendant plus de vingt ans, rien n'indique et ne permet de croire, d'affirmer que la Grande Guerre aurait éclaté... plus tard ». Lalapalissade ?

Portraits à l'appui, l'album aborde un aspect déconcertant du conflit : la parenté entre les rois et les empereurs qui se combattent. « Nicolas II est le petit-fils de la reine Victoria, le souverain britannique George V est donc son cousin [...]. L'empereur allemand Guillaume II est aussi un cousin. » Qu'une famille royale mette en veilleuse son appartenance au clan



des Saxe-Cobourg et s'invente le patronyme de Windsor ne change rien au fait que le conflit a quelque chose de désagréablement incestueux.

Mérite majeur, l'album rend hommage aux humbles : c'est d'eux que furent exigées les immolations. Les généraux? Isolés et incompetents. Des pressions souterraines? Bien sûr! Si Guillaume II hésite, « militai-

res et industriels le poussent vers la guerre ». C'est vague. L'apocalypse a lieu, mais les images, toujours troublantes, passent au large de la responsabilité. Force et limites de l'image. **NB**

1. Daniel Costelle et Isabelle Clarke, *Apocalypse, La 1<sup>ère</sup> Guerre mondiale*, Flammarion, Paris, 2014, 256 p.; 54,95 \$.

\* Laurent Laplante, auteur, commentateur et analyste, collabore à *Nuit blanche* depuis la (presque) première heure. Il a publié une trentaine de livres dont *La démocratie, entre utopie et squatteurs* (MultiMondes, 2008), *Par marée descendante* (MultiMondes, 2009) et *Stephen Harper, le néo-Durham* (MultiMondes, 2012).

## Sigmaringen de Pierre Assouline



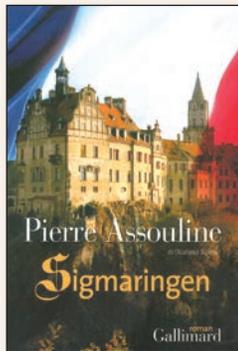
Par  
**Roland Bourneuf\***

Dans la plaine de la Souabe, qui s'étend au sud-ouest de l'Allemagne, se dresse sur une colline rocheuse, massif et solitaire, le château de Sigmaringen.

Rien de commun avec ces châteaux de style troubadour que le roi Louis II fit construire en Bavière à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour vivre au quotidien ses rêveries de gloire médiévale. Du plus célèbre, Neuschwanstein, dans un jaillissement fou de tours, de créneaux, d'échauguettes, Walt Disney a fait l'image aujourd'hui dans toutes les mémoires pour un conte de fées. Sigmaringen, bien que reconstruit après un incendie, est authentique : il appartient depuis le Moyen Âge à la lignée impériale des Hohenzollern.

En 1944, quand s'ouvre le roman de Pierre Assouline<sup>1</sup>, le lieu acquiert une tout autre célébrité : il devient le refuge de Pétain accompagné de ses ministres. Hitler les a logés dans le château dominant le village, étrange enclave française dans l'Allemagne nazie, qui vit ses derniers mois. À l'est progresse l'Armée rouge, à l'ouest avancent les Alliés, la tenaille se referme inexorablement. Mais les hôtes du château ne veulent encore y croire.

Ils se sont installés là, en seigneurs et maîtres, avec leur morgue, leurs intrigues embrouillées et nauséabondes, leurs rivalités féroces, leurs projets aberrants de reconquête du pouvoir. Pétain ne se montre guère que dans ses promenades, il s'enferme dans sa maus-



saderie et ses ruminations – ses remords? on ne le croit guère. Voici resurgir la tête presque chauve ou le képi à feuilles de chêne qui figurait sur les affiches de propagande, les timbres-poste, les bureaux des administrations où son image avait remplacé la Marianne républicaine, sa voix chevrotante à la radio qui appelait les Français au repentir et au sacrifice après la défaite... Et ses ministres, tous collabos fervents : Laval le maître combi-

nard et roublard à la botte des Allemands, Darnand le fondateur de la sinistre Milice qui avec des volontaires français doublait le travail de la Gestapo, de Brinon représentant du gouvernement auprès de Hitler, Déat lui aussi secrétaire d'État, et combien d'autres occupant divers échelons dans la hiérarchie des subalternes serviles. Curieusement plusieurs de ces hommes de l'extrême droite fascisante furent à leurs débuts des communistes – sujet à méditer sur les fluctuations des allégeances politiques... Ne pas oublier les épouses de ces messieurs, criardes ou geignardes, qui se plaignent de la nourriture ou du chauffage. Et paraît aussi celui qu'on attendait, Louis-Ferdinand Céline, non pas – heureusement – en vociférateur antisémite mais en médecin bohème des démunis.